Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 8

Artikel: Après nous
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-210222

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LÉGÈRE ERREUR

— Quand même tout de même ! s'écria ce soir-là Beaupignol. Y m'avait bien semblé jusqu'ici que les femmes étaient plus rusées que les hommes. Mais à présent, le doute n'est plus possible. Je suis persuadé et convaincu !

— Ties ce qui a enco ? interrogea l'ami Auguste.

Beaupignol. — Y a que je reviens de faire un petit tour du côté de Bursinet et qu'en revenant, dans le train, y m'en est arrivé une toute pénible !

Auguste. — Pas possible !

Beaupignol. — Oui. J'avais donc été à Bursinet rappo à mon transvasage : une goutte d'estra, tu sais, mais qui faut boire soi-même...

Auguste. — Autant que possible, naturellement !

Beaupignol. — Pou en reveni à notre affaire, quand le transvasage a été fini on a pris une verrée et, vers le soi, en route pou la gare. J'étais tout guilleret ! Tu me diras ce que tu voudras, Audiuste, un bon verre de vin de chez nous, pris en temps et lieu, en compagnie de braves amis, y a enco rien de tel pour chasser les papillons noirs...

Auguste. — Ça, c'est la vérité toute pure !

Beaupignol. — Su ces entrefaites, le train arrive. Je monte dessus, je m'installe dans un compartiment, le directeur des Chemins de fer fédéraux fait sonner la cloche électrique depis Berne et dépâ. Alo devine-voi latielle ! Non, mais devine-voi ?

Auguste. — Tu t'aperçois que tu avais perdu ton billet ?

Beaupignol. — Ouah ! pas plus ! Tu n'y est pas ! Fidiure-toi qu'au fond du vagon il y avait une jolie petite brunette, bichette comme tout, qui devait veni de Genève et qui me faisait vis-à-vis face à face l'un contre l'autre.

Auguste. — Tu vas bien, Beaupignol ! Et ta femme ?

Beaupignol. — Ma femme ! Ma femme ! Elle sait bien que je l'aime, ma femme ! Alo, d'après toi, pasqu'on est marié y serait plus seulement permis de regarder une jolie fleur ?

Auguste. — Va toujou !

Beaupignol. — Voilà t'y pas que tout à coup la belle inconnue se met à me faire un sourire angélique et ensorceleur que j'ai dû allumer un Grandson pou pa perdre l'équilibre. Je tire une bouffée, puis une autre. Je fais semblant de consulter mon horaire... A la fin des fins, pourtant, je me décide à relever les yeux. Nouveau sourire, accompagné cette fois-là d'un de ces coups d'œil qu'on n'a pas besoin d'avoir été à l'Académie pou comprendre...

Auguste. — Alo, qu'as-tu fait ?

Beaupignol. — Ce que j'ai fait ?

Auguste. — Oui.

Beaupignol. — J'ai... J'ai...

Auguste. — Tu as changé de compartiment ?

Beaupignol. — Evidemment que ça aurait été plus raisonnable...

Auguste. — Tu es resté ?

Beaupignol. — Oui.

Auguste. — Et tu as répondu ?

Beaupignol. — J'étais bien d'obligé, pardi ! Mets-toi à ma place ! Tu aurais fait la même chose ! On se connaît !

Auguste. — Et ça a duré longtemps, ce commerce ?

Beaupignol. — Jusqu'à Renens !

Auguste (*scandalisé*). — Jusqu'à Renens !!!

Beaupignol. — Oui.

Auguste. — Félicitations !

Beaupignol. — Merci bien, Audiuste ! Seulement, tes félicitations, c'est pas à moi qu'il faut les adresser...

Auguste. — Ah !

Beaupignol. — Non, parce qu'à Renens, y a eu changement de décor. En me retournant, j'ai aperçu un beau jeune homme qui était assis sur une banquiette, derrière moi, et qui... Rassure-toi, mon brave Audiuste, c'est pas pour moi qui z'étaient les sourires angéliques ! Y avait erreur ! M.-E. T.

Après nous. — Malartine, poète incompris, montrant à son ami la façade de la maison qu'il habite, lui dit avec emphase :

— Plus tard, quand je n'y serai plus, on apposera sur ma maison une plaque commémorative avec ces mots :

Ici habita
MALARTINE
Célèbre poète.

— Sur ma maison aussi, réplique l'ami, de son air le plus sérieux, on mettra une inscription quand je la quitterai.

— Vraiment ! Et qu'est-ce qu'on écrira ?

« *Appartement à louer* ».

COINS DE CHEZ NOUS

Au Chalet des Rochats.

La-haut sous le soleil au dessus du brouillard, la blanche maison sourit, écrit au « Journal d'Yverdon » F. des Saules. Elle sourit de sa façade basse et toute blanche, badigeonnée à la chaux aux grands jours d'été. Aussi de cette saison, a-t-elle gardé et sa chaleur et sa gaîté. En la contemplant au sortir du bois, parmi sa compagnie de grands ormes, il m'a paru qu'un rayon de ce soleil estival y était resté accroché et sa vue a réchauffé mon cœur. Bonne et vieille maison des Rochats, qui rit dans la lumière, au-dessus du brouillard, combien j'aime aller sous ton toit me retremper dans ta vie familiale, m'asseoir sur le mur de ton enclos, regarder le ciel, la forêt, un coin de mon lac ; vivre quelques instants dans le frais de ton site, à la douceur de ton foyer, dans la sérénité de ton atmosphère.

En bas, il fait froid. L'air est humide et cru. Tout est froid ! Là-haut, malgré la neige, le givre et le vent qui glace, il fait bon ! Au cœur est une chaleur ! Celle que donne cette belle nature, ce plein air où se dilatent les poumons, cette absence de miasmes débilitants qui se trouvent là-bas, dans la plaine et par le monde. Là-haut, c'est le temple du Créateur, où l'âme peut encore essayer de prendre son envol, s'élever au-dessus des sapins givrés, et planer quelques instants dans un peu de bel idéal !

Et, au retour d'une randonnée en skis, au travers des pâturages du mont Aubert ou du Creux-du-Van, le vieux chalet accueillant représente le bon gîte intermédiaire entre les champs de neige idéalisés, d'où nous venons, et la plaine aux routes grises et cahotantes, où nous allons descendre.

Et l'on reste assis dans la salle bien chauffée, aux claires boiseries rustiques. Béatement, on regarde au-dehors le brouillard qui, peu à peu, monte à l'assaut de la forêt. On fume tranquillement une bonne pipe en suivant d'un œil attendri et philosophe les molles spirales de la fumée. On se laisse vivre, doucement bercés d'une quiétude bienfaisante. Et si la mort était au bout de la rêverie qui s'en suit, on trouverait que la mort est belle. Le chien lui-même subit l'ambiance de cette heure enchanteresse qu'aucun calumet d'opium ne saurait donner. Etendu tout au long sur le flanc, la tête à même le plancher, il dort en toute confiance. Sa respiration régulière trahit son bien-être, et sous sa paupière close, l'œil reste immobile. Dans la grande paix de ce moment, lui qui veille toujours, il dort ! Il dort, et nous rêvons ! Si à cette minute précise nous passions dans l'au-delà, il nous semblerait continuer notre rêve ! Mourir ainsi serait trop doux ! La route du retour est grise et rude !

NOTRE CHANT NATIONAL

Zed de *La Suisse* a écrit à propos de notre chant national :

« On raconte que le président de la République du Paraguay, qui est d'origine suisse, a prié le Département militaire fédéral de lui communiquer la musique de notre *Hymne national* qu'il veut faire chanter par ses troupes sud-américaines.

» Il faudrait bien savoir quel Hymne national suisse a fourni le Département militaire. Est-ce le *God save the King*, qui est anglais, français, allemand, congolais, chinois, tout ce qu'on voudra, sauf suisse ? C'est pourtant celui-là que nous persistons à servir officiellement dans nos manifestations patriotiques.

» Si encore nous ne possédions rien de mieux, nous nous contenterions peut-être de vibrer aux accents reconnaissants qui font aussi vibrer les voisins, tout en souhaitant que les compositeurs du pays, il en existe, travaillent à nous donner un chant véritablement national. Mais combien le *Cantique suisse* est plus impressionnant que le *God save the King !* Et le *Roulez tambours* de notre Amiel ? Et la *Libre Sarine ?* Et le *Sempacherlied ?* Nous n'avons que l'embarras du choix.

» Si d'aucuns reprochent au *Cantique suisse* d'être trop pieux, ce qui ne peut nuire à personne, adoptons alors le *Roulez tambours* : Les fils seront dignes des pères. N'ose-t-on plus proclamer cela ? Au besoin même, modifions ce qui s'y trouve d'agressif en raison des circonstances dans lesquelles ce chant fut composé. Mais il est notre *Marseillaise* en quelque sorte ; il fait marcher les hommes. Tandis que l'autre, le *God save*, les ferait plutôt dormir.

Et pour terminer, voici le *Roulez tambours*, d'Amiel, texte original, tel qu'il fut publié en janvier 1857, quand les troupes partirent pour la frontière lors de l'échauffourée de Neuchâtel.

La Guerre sacrée.

Rugis tocsin ! pour la guerre sacrée !
A l'étranger renvoyons ses défis ;
Aux armes tous ! Si ta perte est jurée,
Suisse on compta sans l'amour de tes fils !
Debout ! vallon, plaine et montagne,
Schwitz, Appenzell, Hasli, Tessin !
L'ouragan noir nous vient d'Allemagne !
Rugis tocsin !

Le départ.

Roulez tambours ! Pour couvrir la frontière,
Au bord du Rhin, guidez-nous au combat !
Battez gaîment une marche guerrière ;
Dans nos cantons, chaque enfant naît soldat.
Faisant bondir le cœur des braves,
Rappelez-nous les anciens jours ;
Nos monts jamais n'ont vu d'esclaves,
Roulez tambours !

Au bivouac.

Sonnez clairons ! Le grand fleuve en son ombre
De nos bivouacs a réfléchi les feux.
Chez nous, là-bas, sans doute, en la nuit sombre,
Au ciel, pour nous, ont monté bien des vœux.
Oui, nous veillons sur toi, Patrie !
Remparts vivants, nous te couvrons !
Dieu voit qui veille, entend qui prie ;
Sonnez clairons !

En ligne.

Flottez drapeaux, étendards héroïques,
Où nos aïeux ont inscrit maint beau nom,
Astres de gloire, au ciel des républiques,
Sempach, Næfels, et St-Jaques et Grandson.
Sous vos couleurs, saintes bannières,
Ont combattu tous nos héros ;
Les fils seront dignes des pères !
Flottez, drapeaux !

Au feu.

Tonnez canons ! voici la rouge aurore !
Au champ d'honneur, les moissons vont s'ouvrir !
Jusqu'à la nuit, fauchez, fauchez encore,
Oh noirs faucheurs, s'arrêter c'est mourir !
Hourrah ! poussons le cri de guerre,
Et puis chargeons et foudroyons !
Pour voix, la foudre a le tonnerre !
Tonnez canons !